

Des germes de rapports non marchands au sein du capitalisme le plus moderne

L'objet de ce texte est de répondre à celui de RGF : "Le communisme et la révolution industrielle" (20 avril 2002). Tout comme ce dernier, il s'inscrit dans le cadre du "groupe de travail" sur la révolution technologique dont la constitution fut annoncée lors de la dernière rencontre de l'aile francophone du réseau. Il s'efforce de démontrer que, contrairement à ce que laisse entendre RGF, les progrès technologiques actuels peuvent avoir des conséquences historiques pour la perspective révolutionnaire aussi importantes que celles de la révolution industrielle du XIXe siècle.

Révolution technologique ou révolution industrielle ?

Il serait dommage que nous nous perdions dans de faux débats parce que nous ne mettons pas le même contenu dans les termes que nous employons. Pour moi, comme pour les dictionnaires usuels, le terme "technologique" se réfère essentiellement aux techniques, aux machines et outils de travail ; le terme "industriel" concerne plus spécifiquement le processus général de transformation des matières premières en biens d'usage. Celui-ci est habituellement employé par opposition aux autres secteurs de la production : l'agriculture et les services¹.

En ce sens, on peut dire qu'une véritable révolution technologique (concernant les techniques et moyens de production) est celle qui entraîne une révolution dans l'industrie, voire dans l'ensemble des activités économiques. Entre les deux il y a inévitablement un temps nécessaire à la généralisation de l'emploi des nouvelles technologies. Entre la révolution technologique constituée par la mise au point des premières machines à vapeur et la généralisation de leur utilisation dans l'industrie et le transport il s'écoule des décennies.

Résumant le contenu de son texte, RGF écrit à ce propos : *"Il y a bien une révolution industrielle, qui débute au cours du 18^e siècle. Ce concept est partie prenante du marxisme.*

Il ne s'agit pas d'une simple litanie d'inventions ou d'une révolution simplement 'technologique', elle bouleverse les conditions de la production en créant d'une part la classe du prolétariat moderne et le travail associé, d'autre part le potentiel productif pour asseoir la base matérielle d'une société sans classes." Il n'est pas clair si RGF considère le terme de "révolution technologique" comme valable. Mais on comprend que son insistance porte sur le fait qu'on ne peut parler de "révolution" dans le domaine de la production que si les bouleversements entraînés ont des conséquences révolutionnaires. "Son arrivée (du machinisme), écrit RGF, pose les bases matérielles du communisme en permettant un développement illimité de la productivité, en permettant une réduction permanente du travail nécessaire, en posant les bases d'une société d'abondance. Mais, ce n'est pas tout ! Le machinisme induit un procès de travail spécifique au mode de production capitaliste et crée de manière permanente le travail social associé. Il crée la classe de producteurs associés qui doit s'affranchir de la dictature du capital pour pouvoir achever le potentiel du machinisme, pour amener à un autre niveau, plus élevé, le degré de la force productive du travail."

En d'autres termes, la révolution industrielle du XIXe siècle a créé "les bases matérielles du communisme" et seule une révolution anticapitaliste permettra au prolétariat d'"achever le potentiel du machinisme", d'aller qualitativement au-delà. Sous le capitalisme, si on comprend bien, il n'y a donc eu et il n'y aura qu'une seule et unique révolution industrielle.

On peut éventuellement comprendre le souci de RGF de se situer du point de vue du prolétariat et de constater que même l'automatisation de la production ne change pas fondamentalement les conditions de base de l'exploitation : *"L'automatisation intégrale du procès de production, écrit-il, est donc entièrement inscrite dans le concept de révolution industrielle. La machine isolée cède la place au système de machines."* Mais à moins de jouer avec les mots, on ne peut partager, ni l'idée que "les

1. Le terme d'industrie est d'ailleurs aujourd'hui de plus en plus employé pour parler de l'activité de secteurs considérés en principe comme de services : industrie du tourisme, de la restauration, de la communication, ce qui traduit la "massification" de ceux-ci et la prolétarianisation de leurs métiers.

bases matérielles du communisme" étaient données au milieu du XIXe siècle, ni l'affirmation qu'il ne peut plus y avoir depuis lors, sous le capitalisme, de véritable changement qualitatif dans le développement de ces bases, que ce soit au niveau matériel de la création des conditions de l'abondance ou que ce soit au niveau de la capacité révolutionnaire du prolétariat.

Les deux éléments cités par RGF pour affirmer que les bases matérielles du communisme existaient au milieu du XIXe siècle, à savoir la généralisation du machinisme et l'apparition du prolétariat moderne, constituent effectivement des bases indispensables pour la réalisation du projet communiste. Mais ces éléments n'en étaient alors qu'à leur prime enfance. En déduire que les conditions matérielles de l'abondance et du communisme étaient données, c'est comme prétendre que des bébés, parce qu'ils possèdent des organes sexuels, peuvent faire des enfants. Malgré l'optimisme historique excessif, faiblesse quasiment inévitable chez la plupart des révolutionnaires, qui conduisit parfois Marx et Engels à affirmer que les conditions du communisme étaient données de leur temps, ces derniers ont souvent hésité sur cette question et exprimé des avis plus que nuancés².

Le problème de savoir quel développement matériel des forces productives, dont le prolétariat, est nécessaire pour qu'une société communiste puisse commencer à être bâtie, est une question pour le moins complexe à laquelle je ne prétends pas répondre ici. Mais indépendamment de la réponse qu'on apporte à cette question, rien n'empêche de constater que les progrès technologiques en cours, (essentiellement la généralisation de l'utilisation des micro-processeurs et des nouvelles techniques de communication), constituent une avancée qualitative dans le développement des deux conditions principales du communisme : "*les bases d'une société d'abondance*", comme dit RGF, et la capacité révolutionnaire du prolétariat.

Le développement des bases d'une société d'abondance

Reprenant Marx, RGF fait, à juste titre, reposer le développement des conditions de l'abondance sur le processus qui conduit le capital à "*l'élimination de l'homme du processus productif. Cet écartement de l'homme du processus productif ouvre des perspectives grandioses à la productivité du travail.*" Accroître la productivité du travail, c'est créer le même produit avec moins de travail. C'est à dire remplacer l'homme par des machines. Or, dans cette dynamique, l'introduction de machines fonctionnant avec des micro-processeurs permet de remplacer le travail de l'homme au niveau de capacités nouvelles, inexistantes dans les machines précédentes, qui "écartent" encore plus l'homme du processus productif. Ainsi, ces machines peuvent remplacer l'homme 1) dans la capacité de prendre certaines décisions en fonction de différents paramètres ; 2) dans la capacité de percevoir et d'acquérir certains de ces paramètres. L'électronique aujourd'hui permet de doter les machines de débuts de capacités de perception qui auparavant exigeaient la présence de l'homme, telles la vue, l'ouïe, le toucher, voire même récemment l'odeur et le goût. Elle permet à la machine de prendre des décisions en tenant compte du résultat de ses perceptions suivant des critères pré-établis. C'est un saut énorme qui comporte des aspects qualitatifs. Peut-être que RGF dira qu'il ne s'agit là que de développements "quantitatifs" d'un processus engagé il y a un siècle et demi et dont les fondements de base n'ont pas réellement changé. Mais, le plus important dans l'actuelle révolution technologique n'est pas là, ou pas uniquement là.

2. Dans une lettre à Engels du 8 octobre 1858, Marx exprime ses doutes : "*La véritable mission de la société bourgeoise, c'est de créer le marché mondial, du moins dans ses grandes lignes, ainsi qu'une production conditionnée par le marché mondial. Comme le monde est rond cette mission semble achevée depuis la colonisation de la Californie et de l'Australie et l'ouverture du Japon et de la Chine. Pour nous la question difficile est celle-ci : sur le continent [européen], la révolution est imminente et prendra tout de suite un caractère socialiste, mais ne sera-t-elle pas forcément étouffée dans ce petit coin, puisque, sur un terrain beaucoup plus grand, le mouvement de la société bourgeoise est encore dans sa phase ascendante ?*"

Trente sept ans plus tard, Engels dans l'introduction à *Les luttes de classes en France*, écrivait : "*L'histoire nous a donné tort à nous et à ceux qui pensaient de façon analogue. Elle a montré clairement que l'état du développement économique sur le continent était alors bien loin d'être mûr pour l'abolition de la production capitaliste ; elle l'a prouvé par la révolution économique qui depuis 1948 a gagné tout le continent et qui n'a véritablement donné droit de cité qu'à ce moment (1895...) à la grande industrie en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne et dernièrement en Russie et fait vraiment de l'Allemagne un pays industriel de premier ordre - tout cela sur une base capitaliste, c'est à dire très capable d'extension en 1848.*"

Ce qui apparaît le plus qualitativement "nouveau" et qui permet de parler de "révolution" c'est le fait que ces machines fonctionnent à l'aide d'un bien, les logiciels, un nouveau moyen de production, qui a la particularité de pouvoir échapper pratiquement à la pénurie une fois qu'il a été créé. Certains logiciels, tels ceux qui conduisent des chaînes entières de production industrielle, peuvent avoir exigé autant d'heures de travail que la construction de certaines usines ou la production de milliers de tonnes de charbon. Mais ils peuvent être reproduits sans limite à des coûts insignifiants. C'est comme si une usine, une fois construite, pouvait être clonée en nombre infini gratuitement, comme si du charbon, une fois produit pouvait brûler éternellement.

RGF reconnaît cette nouvelle réalité. Dans son texte de juin 2001, "A propos du concept de 'révolution technologique'", il écrivait, en commentant mon texte "Notes sur la révolution technologique en cours" : "*Là où Raoul soulève un problème intéressant, c'est à propos des logiciels, car ceux-ci sont, aussi, des instruments de production, dans la mesure où ils pilotent des dispositifs techniques dans les entreprises. Leur coût de production est faramineux, mais leur coût de reproduction est quasi nul.*" Malheureusement, RGF ne dit pas en quoi ce "problème" lui semble "intéressant". Peut-être parce qu'il n'y a pas encore réfléchi ? Ou peut-être parce que la réponse risque de contredire sa thèse suivant laquelle il ne peut plus y avoir, sous le capitalisme, de véritable avancée qualitative dans l'établissement des bases matérielles d'une société d'abondance.

En tout état de cause il est difficile de nier que l'apparition dans le processus de production capitaliste d'un moyen de production gratuitement reproductible constitue un élément qualitativement nouveau et essentiel pour la réalisation d'une société sans pénurie. Cela a d'autant plus d'importance que la place des logiciels dans la production capitaliste ne pourra aller qu'en s'accroissant, irréversiblement.

Mais il n'y a pas que les logiciels conducteurs de machines-outils à commandes numériques que les nouvelles technologies permettent de rendre gratuitement reproductibles. C'est aussi le cas pour d'autres moyens de production et pour certains biens de consommation. RGF, encore dans son texte de juin 2001, le constate partiellement : "*Lorsqu'il s'agit de marchandises dont la forme peut être informatisée (les sons, donc la musique ; les signes alphabétiques, donc les journaux, les livres ; les images, donc les photos, le cinéma, bref, tout ce qui relève des 'biens culturels'), il est clair que les coûts de reproduction sont quasi nuls.*" On ne comprend pas pourquoi RGF réduit ces biens à la seule qualité de "culturels", donc non directement productifs. Les images de radiographies médicales ou de métaux, les statistiques de tout ce qui est comptabilisé, l'enregistrement des sons de bancs de poissons pour la pêche ou les livres d'instruction techniques, pour ne citer que quelques exemples, ne sont pas des biens particulièrement culturels. Ils sont pourtant de plus en plus informatisés et donc gratuitement reproductibles.

Les nouvelles technologies de la communication, dont Internet est un des produits les plus significatifs, confèrent aussi une nouvelle capacité à ces marchandises informatisables : celle d'être transmissibles à la vitesse de la lumière aux quatre coins de la planète, avec toujours un coût négligeable. Et ce don de quasi-ubiquité gratuite constitue lui aussi un apport majeur, qualitatif, à l'établissement des conditions de l'abondance.

Bien sûr, tous les biens de production et de consommation ne sont pas informatisables, loin de là. Mais, à la limite, on peut envisager que leur production le soit presque intégralement. Il existe, par exemple, au Japon, des plans d'usines-serres, capables de cultiver des végétaux sur de nombreux étages, entièrement automatisées. On peut de même envisager l'automatisation des travaux d'extraction de minéraux, etc.

Pour mesurer l'importance des conséquences historiques d'une telle réalité, il est utile de rappeler que le capitalisme est fondé sur la loi de la valeur, sur l'échange marchand et que celui-ci repose sur la pénurie dans la mesure où il constitue la façon la plus efficace de la gérer. L'échange marchand n'est pas le produit maléfique de la volonté des classes possédantes. Il est le résultat de la nécessité impérieuse de la circulation des biens dans une société un tant soit peu développée soumise à la pénurie. C'est pourquoi l'échange ne peut véritablement disparaître que pour des biens devenus suffisamment abondants pour que tous les besoins soient largement satisfaits, comme pour l'air qu'on respire (pour le moment encore ?). Les tentatives volontaristes pour éliminer ou réduire l'échange des marchandises par la force et le recours au rationnement par l'Etat, comme l'ont fait par exemple les

pays européens pendant les deux guerres mondiales, les bolcheviks dans les premières années après 1917 ou encore certains pays staliniens, se sont toujours accompagnées de l'épanouissement incontrôlé des lois marchandes sous leur forme la plus sauvage : le marché noir.

Le capitalisme est la forme la plus sophistiquée de la société marchande, et comme telle, son existence repose sur la pénurie. Les progrès techniques actuels, en permettant l'apparition et le début de la généralisation de forces productives qui ont la capacité d'échapper aux contraintes de la pénurie, apportent, au cœur du capitalisme, dans ses secteurs les plus modernes, les bases matérielles d'une logique non marchande, anti-capitaliste. En ce sens, ils sont révolutionnaires.

Le développement de la capacité révolutionnaire du prolétariat

Face à cette libre reproductibilité de certaines marchandises, contradictoire avec les fondements mêmes de l'économie marchande, on peut distinguer trois types de réactions.

La *première* démarche, celle des producteurs marchands de logiciels et autres produits informatisés, consiste à *contrer* le libre exercice de cette capacité. Pour cela ils ont recours à des moyens techniques et étatiques. Sur le plan technique, d'une part, ils introduisent des protections informatiques, parfois très coûteuses, dans le corps même des produits qu'ils élaborent, destinées à empêcher leur libre reproduction. D'autre part, ils se servent de l'obsolescence provoquée par l'évolution rapide des logiciels et de la puissance des processeurs, en multipliant les problèmes d'incompatibilité qui rendent les anciens logiciels inutilisables. Le capitalisme crée volontairement et artificiellement de la pénurie. Sur le plan étatique, de nouvelles lois et des corps de police spécialisés sont créés pour interdire et réprimer le délit de reproduction non autorisé des produits informatiques. Le procès et l'interdiction du site Napster, qui permettait d'obtenir des copies gratuites d'enregistrements musicaux à partir de n'importe quel endroit du monde, sont devenus un exemple célèbre de la lutte du capital pour tenter d'empêcher que les nouvelles qualités distributives des produits qu'il crée ne se retournent contre sa propre logique.

La *deuxième* démarche, symétrique à la première, consiste à tirer un profit marchand des délits de copie illégale. Il ne s'agit pas tant des millions d'adolescents qui prennent sur Internet leurs morceaux musicaux préférés ou des particuliers qui utilisent des copies "piratées" de Windows, que des véritables entreprises vivant de la vente de copies illégales de toute sorte de logiciels ou produits informatisés.

La *troisième* démarche est celle des créateurs de "logiciels libres". Contrairement aux démarches précédentes, elle se situe volontairement en dehors des rapports marchands, s'efforçant de tirer le plus grand profit utilitaire et créatif des possibilités énormes qu'offrent les nouvelles technologies. C'est une démarche qui se développe au départ dans les milieux de recherche universitaires dans une optique d'efficacité. Les nouvelles technologies permettent la mise en commun immédiate et gratuite des produits des travaux de chacun et la pratique de nouveaux modes de coopération pour l'investigation et la création, dont la production de logiciels ouverts et gratuits plus adaptés et plus performants que ceux trouvés dans le commerce.

Certains historiens expliquent l'apparition de cet état d'esprit non marchand par l'influence des mouvements étudiants des années 1970 (période où commencent à se développer les premiers réseaux de logiciels libres) en particulier aux Etats-Unis, marqués par l'opposition à la guerre du Viêt-Nam et par l'ouverture aux idées anti-capitalistes, communautaires, libertaires qui parcouraient les campus. Ce facteur a certainement joué un rôle au départ, mais il ne peut expliquer la persévérance et le développement de cette démarche dans les deux décennies suivantes. Sa vitalité s'explique plutôt par des impératifs d'utilité et d'efficacité, fondés sur le constat quotidien que les possibilités des nouvelles technologies ne peuvent être pleinement utilisées qu'en tournant le dos à la logique marchande, nationale et hiérarchique du capitalisme.

Au début des années 1990 apparaît la version initiale de Linux, le premier logiciel gratuit appelé à connaître une diffusion importante. Au lendemain de l'effondrement de l'URSS, alors que les propagandes occidentales clament la victoire définitive des lois marchandes ("la fin de l'Histoire",

disent-elles) une équipe de "hackers"³ autour du jeune finlandais Linus Torvalds, démontre dans la pratique que la plus grande coopération et efficacité créatrice économique peut être obtenue sans lois marchandes, ni contrôle de l'Etat.

Certes, Linux est pour le moment un des seuls logiciels libres qui commencent à être connus et dont l'emploi se généralise, mais il est significatif que le principal logiciel marchand qu'il est capable de remplacer ce soit Windows de Microsoft, le logiciel le plus répandu dans le monde, produit par l'entreprise de celui qui est devenu, grâce à lui, "l'homme le plus riche de la planète".

La démarche des créateurs de logiciels libres, même si elle est encore extrêmement petite dans ses réalisations, constitue un premier exemple de comportement non marchand au cœur du capitalisme.

Or, la faculté révolutionnaire du prolétariat, tout comme celle de la bourgeoisie en son temps, dépend de la capacité à entrevoir les contours de ce que pourra être la nouvelle société.

Marx parle de la nécessité que les forces productives soient "*assez développées dans le sein de la bourgeoisie elle-même pour laisser entrevoir les conditions matérielles nécessaires à l'affranchissement du prolétariat et à la formation d'une société nouvelle.*"⁴ Et dans le célèbre *Avant-propos à la Critique de l'économie politique*, il écrit : "*jamais les rapports supérieurs de production ne se mettent en place, avant que les conditions matérielles de leur existence se soient écloses dans le sein même de la vieille société. C'est pourquoi l'humanité ne se propose jamais que le tâches qu'elle peut remplir : à mieux considérer les choses, on verra toujours que la tâche surgit là où les conditions matérielles de sa réalisation sont déjà formées ou sont en voie de se créer.*"⁵

Marx est prudent en précisant : "*ou sont en voie de se créer*", à juste titre, puisque comme on l'a vu il avait des doutes sur le degré de maturité des conditions historiques en son propre temps. Mais, il a raison de souligner la nécessité pour le développement de la conscience de la classe révolutionnaire, pour que "l'humanité" se pose comme tâche de bâtir une société non marchande, qu'elle puisse entrevoir dans la réalité la possibilité de sa réalisation.

Depuis Marx, l'histoire du capitalisme a multiplié aux yeux de l'humanité, et en premier lieu des classes exploitées, les démonstrations pratiques de la *nécessité* de dépasser ce mode de production capable d'Auschwitz, Hiroshima ou le Rwanda. Elle n'a, par contre, fourni que peu d'éléments démontrant la *possibilité* de ce bouleversement qui permettrait de bien employer les gigantesques forces productives créées par le capitalisme en folie. Les exemple des pays staliniens et le mensonge généralisé qui les qualifiait de communistes ont été néfastes à la conscience de cette possibilité, pendant leur existence et après leur effondrement.

C'est pourquoi, l'exemple fourni par la démarche des logiciels libres, ce germe d'économie non marchande au cœur du capitalisme le plus moderne, même s'il est aujourd'hui encore microscopique, constitue et constituera un élément de force dans le développement de la conscience et de la capacité révolutionnaires du prolétariat. Il en est de même des perspectives qu'ouvre la généralisation d'Internet pour le "travail associé", (et dont RGF fait, avec raison, une des conditions de la possibilité du communisme), pour la possibilité d'une société capable de fonctionner consciemment, mondialement et instantanément associée.

Logiciels libres et capitalisme

Quelles chances de développement ont les logiciels libres ?

3 Le terme de "hacker" est souvent incorrectement attribué aux seuls informaticiens qui se consacrent à s'introduire par Internet dans les systèmes informatiques des grandes entreprises ou institutions pour les saborder ou les narguer. En réalité, dans le langage de ces milieux, ces derniers sont des "breackers", "hacker" étant un terme beaucoup plus général désignant tous ceux des informaticiens passionnés par la création de logiciels et l'emploi le plus poussé des potentialités informatiques. Voir *L'éthique hacker et l'esprit de l'ère de l'information*, de Pekka Himanen, Ed. Exils.

4 *Misère de la philosophie*, chapitre II, La méthode. Ed. La Pléiade.

5 Ed. La Pléiade.

Le développement des logiciels libres pose au capital de nouveaux problèmes. Il y a d'abord des difficultés pour les producteurs-vendeurs de logiciels, confrontés à une concurrence impossible à combattre ni au niveau des prix, ni au niveau de la qualité⁶.

Il y a ensuite l'impossibilité de réprimer légalement le développement de ces logiciels puisqu'ils échappent au cadre légal marchand... sauf à interdire Internet.

Enfin, il y a le problème posé par la baisse des coûts que leur utilisation entraîne pour les entreprises qui y ont recours et qui se trouvent ainsi favorisées face à leurs concurrents. On assiste alors à une étrange dialectique qui conduit les marchands à recourir au produit de la logique inverse pour être des marchands plus puissants.

Ainsi par exemple, le géant IBM fabrique et vend aux entreprises des ordinateurs-serveurs spécialement conçus pour fonctionner avec le logiciel gratuit Linux, et en fait même un argument publicitaire : "Le logiciel ne coûte presque rien". De même, une partie de l'administration publique française a décidé de généraliser le recours à Linux pour ses installations informatiques.

On peut trouver des analogies avec des aspects des périodes historiques où l'on a assisté au développement d'un nouveau mode de production au sein de l'ancienne société. Dans les derniers siècles de l'empire romain, fondé essentiellement sur le mode de production esclavagiste, on voit se développer le colonat, une forme première de féodalisme. Une partie croissante de la classe dominante, dont l'Etat lui-même, affranchit ses esclaves et les place sur des terres moyennant un fermage. Même si ces nouveaux hommes "libres" restent attachés à la terre qu'ils travaillent et sont vendus avec elle, ils deviennent exploités suivant de nouveaux rapports sociaux différents et opposés aux anciens. Les relations entre les deux modes de production ne furent pas toujours faciles, en particulier sur le plan fiscal, mais la classe dominante fut contrainte irrévérablement de recourir de plus en plus au colonat, tant la productivité du travail des colons était supérieure à celle des esclaves. Les relations entre le capitalisme naissant et le féodalisme au sein duquel il se développait, connurent aussi une dialectique faite de guerres mais aussi de coopération pendant des siècles, jusqu'aux révolutions politiques bourgeoises qui marquèrent le triomphe définitif du capitalisme, porté par l'énorme accroissement de la productivité du travail que sa forme d'organisation comportait.

Il peut paraître hasardeux de faire un parallèle entre ces transitions historiques et l'actuelle situation du capitalisme avec le microscopique secteur non marchand qui s'est développé en son sein. En outre, il ne s'agit pas ici d'une transition entre deux systèmes d'exploitation, mais entre le mode le plus achevé d'exploitation et la fin de celle-ci. Cependant, dans ce cas, comme par le passé, on assiste à ce phénomène qui voit la classe dominante de l'ancien système être contrainte d'avoir recours à des produits d'un mode de production qui lui est antagoniste.

Progrès technique et lutte de classe

"Ce serait une erreur d'attendre de la technique qu'elle amène, par elle-même, des changements sociaux radicaux. Elle ne fait que poser un niveau toujours plus élevé de productivité du travail. Pour aller au-delà, comme le disait Bordiga : 'il faut une autre guerre sociale, conduite par la force matérielle d'hommes en lutte contre d'autres hommes, de classes en luttant contre d'autres classes'".

Il ne sert à rien d'opposer de façon exclusive la volonté des hommes et l'évolution de leurs techniques. Les hommes qui découvraient le feu et ceux qui utilisent les ordinateurs ne sont pas les mêmes.

Pour puissants qu'ils soient, les logiciels ne sont jamais que des instruments employés par des hommes. Leur influence sur les formes de vie sociale dépend essentiellement des hommes qui les créent et les utilisent. Ce qu'on peut prévoir c'est 1) que la place dans la vie économique et sociale de ces biens librement reproductibles ne pourra aller qu'en augmentant ; 2) que ce développement constituera une mise en question pratique, une nouvelle contradiction dans le royaume des lois

6 L'élaboration de logiciels libres basée sur la coopération d'informaticiens bénévoles et passionnés du monde entier, désireux simplement d'apporter leur contribution à une œuvre collective utile à la communauté (et probablement d'être reconnus par leurs pairs informaticiens), aboutit à des résultats techniques d'une exceptionnelle qualité. Linux est devenu un chef-d'œuvre informatique en perpétuel perfectionnement.

marchandes, capitalistes⁷. C'est la révolte des forces productives contre les rapports de production qui les ont engendrées. Mais, cette révolte ne pourra aboutir et devenir effective que par l'action de la principale force productive, la classe sociale qui ne profite pas des rapports marchands mais les subit sous forme d'exploitation et d'aliénation, le prolétariat. La révolution technologique en cours, au fur et à mesure qu'elle induira une révolution industrielle, lui apportera de nouvelles armes.

Raoul Victor
8 juin 2002

7 L'accroissement de la productivité qu'induit l'intégration des nouvelles technologies au processus de production exacerbe les principales contradictions qui caractérisent le capitalisme : la difficulté à générer les débouchés solvables nécessaires à l'écoulement d'une production d'autant plus grande que la productivité du travail est fortement accrue ; la tendance à la baisse du taux de profit provoquée par la diminution de la part, dans le processus de production, du travail vivant, seule source de plus-value, au profit de la part des machines et autres moyens de production.